

tre, au moment d'en être chassé par la Révolution¹. Parfois certains de ces pontifes peu pressés n'ont pas encore trouvé le temps de se rendre à leur évêché quand ils sont déjà transférés à un autre siège². On en trouve qui gardent de longues années le titre épiscopal d'un diocèse qui ne les vit jamais. Le fameux cardinal Polignac mourut en 1741, sans s'être montré à l'église d'Auch, dont il était archevêque depuis quinze ans³.

IV

Il faut bien pourtant interrompre les séjours au dehors, quelque plaisir qu'on y trouve, et revoir de temps en temps ses diocésains. Les évêques peu résidants seront présents de corps en province, mais l'esprit, le cœur sont ailleurs. Ils chercheront à vivre encore de la vie de Paris et de Versailles, à l'aide d'une correspondance active avec des amis bien informés. Au xvii^e et au xviii^e siècles, on ne connaissait point le télégraphe ni nos journaux quotidiens. Quelques-uns cependant étaient publiés soit en France, soit à l'étranger. Les prélats ne manquaient pas de s'y abonner. Nous avons le reçu des publications périodiques que M. du Plessis d'Argentré, évêque de Limoges avant la Révolution, se faisait adresser de la capitale. Il lisait *la Gazette de France*, *le Mercure*, *le Courrier de l'Europe*, *le Journal de littérature, sciences et arts*, *les Annales politiques civiles et littéraires du xviii^e siècle*,

1. 9 janvier 1791. « Mgr de Messey, mis en demeure par lettre du procureur général syndic, du 25 septembre dernier, est arrivé subitement sans s'être fait annoncer. Comme il a été sacré à Paris le 5 octobre 1788, on cherche vainement à comprendre pour quels motifs il a attendu plus de deux ans avant de se décider à venir dans son diocèse. C'est un homme d'environ 43 ans, aux traits fins et délicats, qui a dû être dans sa jeunesse un fort joli garçon. Il appartient à une famille noble, originaire du Charolais. » ROCHAS, p. 75.

2. Tel est le cas de Raymond de Durfort-Léobard, qui a laissé à Besançon une mémoire si vénérée. Il porta deux ans, de 1764 à 1766, le titre d'évêque d'Avranches, lança un mandement dans le diocèse à la mort du dauphin, mais il n'y avait pas encore mis les pieds quand il fut transféré, en 1768, au siège de Montpellier. LE CANU, *op. cit.*, I, 62. Le concile de Trente (de ref. sess. VII, c. 9, sess. XXIII, c. 2) avait prescrit que les prélats devaient se faire ordonner dans le délai de trois mois et de six au plus.

3. OROUX, *op. cit.*, p. 158.

l'Année littéraire et même les *Causes célèbres*¹. D'autres prélats recevaient les journaux étrangers, tels que *la Gazette d'Utrecht*, *la Gazette de Leyde*, la Hollande étant le pays où la liberté était la plus grande.

Les lettres privées suppléaient à l'insuffisance des organes périodiques. C'était un grand bonheur pour M^{me} de Grignan, et aussi pour la postérité, d'avoir pour nouvelliste une correspondante telle que M^{me} de Sévigné. Tous les curieux, tous les exilés en des terres lointaines ne pouvaient demander à leurs informateurs tant de verve et tant de génie ; mais ils tenaient avant tout à l'abondance des nouvelles. Au xvii^e siècle, l'évêque de Langres, ce M. de Simiane que Saint-Simon appelle « le bon Langres », dont il dit qu'il « n'avait rien de mauvais même pour les mœurs, mais qu'il n'était pas pour être évêque », M. de Langres, élevé à la cour et de très bonne heure premier aumônier de la reine, souffrait loin de Versailles durant les rares séjours qu'il faisait dans son diocèse, pour y remplir ses fonctions épiscopales et aussi pour s'exercer au billard en vue de prendre sa revanche, à son retour au palais, sur M. de Vendôme et sur M. le Grand. Pour charmer sa solitude, il s'était choisi dans Boursault un reporter attentif à le renseigner sur les choses de cour. De là cette correspondance publiée naguère et qu'on ne peut s'empêcher de trouver trop mondaine pour un évêque².

Les correspondants sont charmants et pleins d'intérêt quand ils s'appellent Boursault ; mais pour avoir les nouvelles de cour et les cancans de ville, rien, semble-t-il, ne peut être plus précieux qu'une correspondante, ou même plusieurs, dames du palais s'il est possible, portant un grand nom et mêlées à la plus haute société. Nous connaissons quelques-unes d'entre elles. Nous savons avec quelle impatience leurs lettres étaient attendues et quel plaisir elles faisaient en province. « Vous ne vous êtes pas mise à ma place », répond un prélat, qui est loin,

1. LOUIS GUIBERT, *op. cit.*, p. 256.

2. COLOMBEY, *Le reporter d'un évêque*. Lettres de Boursault à M. de Simiane, évêque de Langres, 1891, 1 vol. in-12.

coup trop le mérite de la résidence¹ ». Plusieurs évêques partagent ainsi l'année : quatre à six mois de séjour à Paris, quelques mois dans leur ville épiscopale, le reste en voyage ou dans leur maison de campagne. M^{me} de Sévigné, après avoir montré le saint évêque d'Avranches, M. de Tessé, si saisi de crainte de mourir hors de son diocèse qu'il évitait à tout prix d'en sortir, ajoute : « Il y en a d'autres qu'il faudrait que la mort tirât bien juste pour les y attraper². » Cette constatation avait encore son application au XVIII^e siècle.

V

On vient de voir par les pages qui précèdent que, parmi les évêques d'ancien régime, les uns résidaient, les autres ne résidaient pas. Quelle est la proportion de ceux qui, à l'exemple de la noblesse, pratiquaient l'absentéisme? Nous savons le nombre des prélats présents à Paris à certaines époques. On connaît les vers de Racine sur la Petite assemblée :

Un ordre, hier venu de Saint-Germain,
Veut qu'on s'assemble; on s'assemble demain.
Notre archevêque et cinquante-deux autres
Successeurs des Apôtres
S'y trouveront. Or de savoir quel cas
S'y traitera, c'est encore un mystère.
C'est seulement chose très claire
Que nous avons cinquante-deux prélats
Qui ne résident pas³.

Le XVIII^e siècle nous offre des renseignements plus détaillés. Les gouvernements d'ancien régime témoignaient

1. Lettres des 16 avril 1776, 19 décembre 1778, 26 février 1781, 27 décembre 1782, 13 décembre 1784, 5 février 1788, 9 mars 1789. — Un évêque écrit, le 2 janvier 1784 : « J'ai pris quelques précautions pour me distraire. Je passerai le mois de janvier à la ville (épiscopale), de février en courses et à la campagne. Je ferai encore quelques écarts dans le mois de mars et je partirai le 13 avril pour Paris. »

2. Lettre du 9 mai 1689.

3. De tout temps le clergé avait eu à se défendre contre la fascination des grandes villes. Nous savons par l'histoire l'affluence des prélats de l'Eglise orientale à Constantinople, depuis que cette cité était devenue la nouvelle Rome et le séjour des empereurs. Les évêques y étaient si nombreux qu'on put tenir plusieurs fois des conciles sédentaires avec les seuls prélats qui s'y rencontraient.

d'une grande curiosité, presque d'une tendre sollicitude à l'égard de l'épiscopat. Dans les questions posées aux intendants, on leur demande si l'évêque de tel diocèse est aimé ou non, « s'il y fait sa résidence ordinaire..., s'il s'acquitte de ses visites, quel crédit il a dans le pays, quel effet il pourrait faire en ces temps difficiles, en quelle réputation il est parmi les peuples¹ ». Cette enquête n'était point vaine, en particulier pour le devoir de la résidence².

En 1764, au fort de la lutte contre le jansénisme, le parlement se fit un malin plaisir de lancer un arrêt contre les prélats qui étaient à ce moment dans la capitale³. Un document, se rapportant à cette époque et conservé aux archives⁴, prouve que le gouvernement avait leurs noms

1. BOULAINVILLIERS, *Etat de la France*, 1737.

2. La législation civile avait consacré le devoir de la résidence par des lettres patentes de Louis XI, en 1475, de Charles IX, en 1580; par l'article XIV de l'ordonnance de Blois, par l'article XXIII de l'édit de 1695. Ce dernier article portait : « Si aucuns prélats ou autres ecclésiastiques, qui possèdent des bénéfices à charge d'âmes, manquent à y résider pendant un temps considérable, nos cours de parlement, nos baillis, nos sénéchaux pourront les en avertir. En cas que dans trois mois après ledit avertissement, ils négligent de résider..., pourront faire saisir jusqu'à concurrence du tiers du revenu desdits bénéfices... A l'égard des archevêques et évêques, voulons que nos seules cours de parlement en prennent connaissance, et qu'elles donnent avis à notre très cher et féal chancelier de tout ce qu'ils estimeront à propos de faire à cet égard, pour nous en rendre compte. »

3. « Le 3 mars 1764, un conseiller proposa d'inviter ceux (les évêques) qui se trouvaient à Paris (au nombre de plus de quarante dont il lut la liste) à vérifier par eux-mêmes les *Assertions*... La compagnie parut faire moins d'attention au point de vue proposé qu'au grand nombre d'évêques qui semblaient oublier le devoir de la résidence, que leur imposent les lois de l'Eglise et celles du royaume. Il fut arrêté que M. le procureur général serait chargé de faire exécuter les ordonnances concernant la résidence épiscopale et d'en rendre compte le 17. » *Nouvelles ecclésiastiques*, année 1764, p. 129.

4. Nous transcrivons ici ce document puisé aux archives nationales (01617) et qui a pour titre : *Liste des prélats qui sont ou ont été à Paris*. Il n'est point daté, mais on voit par le contexte qu'il se rapporte à l'année 1764. Chaque nom est suivi de l'adresse et d'une appréciation. Cardinal de Rochefoucauld, évêque de Laon : *charge à la cour et n'en abuse pas*. — Archevêque de Cambrai. — Condorcet, évêque de Lisieux : *pour un procès, n'en abuse pas*. — Bonneguise, évêque d'Arras : *parti*. — Milon, évêque de Valence : *bon à renvoyer*. — L'évêque de Vence : *n'a pas de bulle*. — L'évêque du Mans : *malade*. — L'évêque de Soissons : *malade et n'en abuse pas*. — L'archevêque de Narbonne : *est aux Etats*. — Le cardinal de Rohan, évêque de Strasbourg : *malade et n'en abuse pas*. — L'évêque de Meaux : *à la cour*. — L'archevêque de Reims : *à la cour*. — L'archevêque de Rouen : *parti*. — L'ancien évêque de Léon : *point de siège*. — L'ancien évêque de Québec : *point de siège*. — Le cardinal de Luynes, archevêque de Sens : *à la cour*. — L'évêque de Troyes : *va partir*. — L'évêque d'Agde : *malade*. — L'évêque de Rennes : *malade et député des Etats*. — L'évêque de Saint-Omer : *item*. — L'évêque de Belley : *va partir, son palais est tombé en ruines*. — L'évêque de Tréguier : *va partir*. — Le cardinal de Choiseul, archevêque de Besançon : *va partir et n'en abuse pas*. — L'archevêque d'Embrun : *bon à renvoyer*. — L'archevêque de Bordeaux : *item*. — L'évêque de Poitiers : *va partir*. — L'évêque de Carcassonne : *va partir et n'en*

et leur adresse. Il était au courant de leurs agissements, les faisait surveiller et se permettait même de les renvoyer dans leur diocèse. Cette feuille de police fait foi qu'en 1764 le chiffre des évêques présents à Paris dépassait le quart de l'épiscopat français. C'était beaucoup; aussi, en 1784, le baron de Breteuil écrivit-il, au nom du roi, à tous les prélats du royaume, pour leur recommander la résidence¹. Quand un évêque avait reçu ordre de rester dans sa ville épiscopale et de ne point paraître à la cour, cela s'appelait, selon une expression consacrée mais bien étrange, *être exilé dans son diocèse*. « L'évêque de Char-

abuse pas. — L'évêque de Langres: *parti*. — L'évêque d'Auxerre: *va partir, il est de la commission des congrégations religieuses*. — L'évêque d'Angers: *malade, va partir*. — L'évêque de Senlis: *de la commission des congrégations religieuses*. L'évêque de Bayeux: *va partir*. — L'évêque d'Autun: *à la cour*. — L'évêque d'Evreux: *parti*. — L'archevêque de Tours (aux Tuileries): *parti*. — L'évêque de Chartres (aux Tuileries): *va et vient à la cour*. — L'évêque de Blois: *bon à renvoyer*. — L'évêque d'Apollonie: *n'a pas de siège*. — L'évêque d'Orléans. — Comte de la Chateaupolier, évêque de Saintes: *va arriver à Paris, n'est pas sacré*. — L'évêque de Noyon: *parti*. — L'archevêque de Lyon: *malade et n'en abuse pas, à un procès*. — L'évêque de Perpignan: *parti*. — Montesquiou, évêque de Sarlat: *bon à renvoyer*. — Moreau, évêque de Mâcon: *n'a pas ses bulles*. — Choiseul, archevêque d'Albi: *de la commission*. — Juigné, évêque de Châlons: *n'a pas ses bulles*. — Cloigne, évêque écossais. — Les mots *n'en abuse pas* doivent s'entendre dans le sens de: *n'abuse pas de venir à Paris ou d'y prolonger son séjour*. Par contre, *bon à renvoyer* indique des prélats qui s'éternisent à Paris. Tout en déduisant les évêques sans siège, et ceux qui n'ont pas leurs bulles, le chiffre des non résidents approche de la quarantaine, c'est-à-dire près du tiers des évêques de France. Les évêques habitent de préférence les rues de Bourbon, de l'Université, du Bac, de Varennes, des Saints-Pères, Saint-Dominique, Taranne, Sèvres, Chasse-Midi, du Pot-de-Fer, Cassette, Notre-Dame des Champs, etc. Certaines cérémonies, auxquelles assistaient tous les prélats présents à Paris, nous donnent leur chiffre approximatif aux diverses époques. Ainsi, en 1786, nous constatons vingt-deux évêques aux funérailles de Mgr Phélypeaux, archevêque de Bourges, cousin de Maurepas, mort dans son hôtel du faubourg Saint-Germain, et assez grand personnage pour que tous ses collègues fussent présents à ses obsèques. — Au service funèbre célébré, le 1^{er} mars 1766, pour le dauphin, fils de Louis XV, on avait compté trente-six prélats, dont plusieurs avaient pu venir à Paris exprès pour cette occasion si importante. En 1784, nous voyons M. de Noé, évêque de Les-car, renvoyé dans son diocèse pour avoir défendu trop chaleureusement son frère, le vicomte de Noé (*Mémoires de BACHAUMONT*, 7 octobre et 6 novembre 1784.)

1. De Versailles, le 16 octobre 1784. « Le roi ayant fixé, Monsieur, son attention particulière sur l'importance de vos fonctions, ainsi que sur les avantages multipliés que recueille son service, comme celui de la religion, de vos bons exemples et de vos soins journaliers, Sa Majesté m'ordonne de vous marquer qu'Elle désire que vous résidiez beaucoup et que vous ne sortiez jamais de votre diocèse sans avoir obtenu sa permission. Vous avez donné, Monsieur, trop de preuves de votre zèle au roi, pour que Sa Majesté ne soit pas persuadée que vous entrerez dans ses vues, avec un empressement égal à leur justice. L'intention de Sa Majesté est donc que toutes les fois que vous serez dans le cas de vous absenter de votre diocèse, vous m'en préveniez, ainsi que du temps à peu près que vous croirez que vos affaires pourront vous en tenir éloigné. Je me ferai un devoir, comme un plaisir, de mettre sur le champ votre demande sous les yeux de Sa Majesté, et de vous faire part de ce qu'il lui plaira de décider. J'ai l'honneur d'être, etc. — Signé: Le baron de Breteuil. » Les *Nouvelles*

tres, écrit d'Argenson¹, ayant voulu parler au roi touchant l'exil de l'archevêque de Paris à Conflans, ce petit prélat a dit qu'un évêque devait résider dans son diocèse. Le roi lui a dit: « *Eh bien! Monsieur, allez dans le cône, où il est exilé.* »

En comparant les chiffres fournis par des documents divers, on peut porter au quart de l'épiscopat, et peut-être plus, le nombre des évêques présents à Paris à certaines époques, et y séjournant plusieurs mois. C'était trop alors, ce serait aujourd'hui énorme. Les temps plus anciens avaient connu çà et là des abus plus criants encore. Le diocèse de Tulle, par exemple, durant les trois cents ans antérieurs au xviii^e siècle, entrevoyait à peine ses évêques.² A partir de cette époque, les préoccupations d'ordre qui se font jour dans toutes les parties de l'administration, n'auraient pas permis le scandale d'un tel absentéisme; néanmoins la résidence laissa fort à désirer jusqu'à la Révolution. On s'en plaint au xviii^e siècle³. On s'en plaint au xviii^e.

VI

Parmi les prélats qui, sur la fin de l'ancien régime, attaquèrent cet abus avec le plus d'autorité et de vigueur, il faut signaler M. de Pompignan, archevêque de Vienne. Quelques années avant la Révolution, ce prélat adressa à

ecclésiastiques (année 1784, p. 208), qui donnent cette lettre, ajoutent: « Cette lettre doit naturellement avoir des suites, dont nous ne manquerons pas de rendre compte. » BACHAUMONT, dans ses *Mémoires*, 6 novembre 1784, dit qu'on trouva la forme de cette lettre dure et inusitée. « On a vu de temps en temps des injonctions de procureur général; mais on assure qu'une pareille lettre du roi aussi précise est sans exemple au fond et dans la forme. Plusieurs évêques ont eu peine à y obtempérer. Ils ont fait des représentations, mais inutilement, et ils sont à peu près tous partis aujourd'hui. » Il y avait eu d'autres exemples de renvoi des évêques dans leur diocèse, v. g., le 18 septembre 1750. Cf. *Journal de d'ARGENSON*, 20 septembre 1750.

1. *Journal* 28 décembre 1754.

2. René FAGE, *op. cit.*, p. 18. — Le diocèse d'Agen fut à peu près privé de ses évêques au xvi^e siècle. Abbé DURENGUES, *op. cit.*, p. 70.

3. Antoine GODEAU, évêque de Grasse et de Vence, écrivait des prélats de cour: « Les séculiers ont raison de soupçonner que ce soit ou le désir de parvenir à un plus haut degré, ou l'avarice pour gagner plus de revenus, ou le divertissement de la bonne compagnie ou l'inquiétude d'esprit, ou le dégoût de leurs fonctions, qui les tirent de leur résidence pour venir passer des années entières dans un pays où ils ne peuvent faire qu'une fort mauvaise fortune. Car, s'ils veulent vivre en évêques, ils n'ont

bien loin de la capitale, « vous auriez vu que c'est une grande douceur que de recevoir des nouvelles d'un pays auquel on revient sans cesse par l'idée de ses intérêts et de ses plaisirs. » Il faut à tout prix savoir ce qui s'y passe. Dans ce but on multipliera les correspondants, on acceptera, au besoin, les confidences d'une plume malhabile et d'un esprit médiocre, pourvu qu'il soit communicatif et bien informé. « Savez-vous, écrit un évêque à une grande dame, quelle est ma meilleure nouvelliste, c'est M^{me} de M... Je suis fort négligé par vous et vous savez qu'elle n'est pas bien habile ; mais elle me dit ce que tout le monde sait et cela fait plaisir dans l'éloignement, cela vaut mieux que votre silence. » Alors, le prélat, pour dépeindre la soif de nouvelles qui le tourmente, emprunte ce souvenir de la Bible. « Je m'imagine, dit-il, que si Balthazar, roi d'Assyrie, avait été enfermé seul dans une tour, cette main qui traça les caractères dont il fut effrayé lui aurait fait le plaisir le plus sensible. On ne sait vraiment pas à quel point cela fait plaisir d'avoir une correspondance de si loin. Je suis sevré de toutes les sociétés. » Des nouvelles, des nouvelles. « Les plus indifférentes nous font encore grand plaisir. » Il s'agit d'être renseigné sur tout, même sur le « ballon » de Montgolfier. Mais, ô déception, « point de courrier de Paris aujourd'hui », écrit-on, et tel autre jour : « Le courrier de Paris devait arriver hier à quatre heures ; voilà vingt-quatre heures de plus et il n'est pas encore arrivé. Vous concevez mon impatience. » Pour la calmer, il prend la plume. « Il faut pourtant, dit-il, que je cause avec vous. C'est sans objet, mais ce n'est pas sans plaisir. »

Enfin, le courrier est annoncé, courrier de Paris, courrier de Versailles. On ouvre les lettres, on les savoure et on écrit à sa correspondante en ces termes : « Imaginez-vous que vous pourriez me faire tous les deux jours une société charmante ; et quoique vos plus longues visites (les lettres à lire) soient à peine d'un quart d'heure, cependant le plaisir d'y penser les prolonge, et je fais provision de gaieté pour le reste de la soirée. On apporte vos lettres dans un moment où je finis mon travail. C'est

votre conversation qui me délasse ; et il n'y a pas trop de raison de me redire sans cesse qu'elle est trop longue quand je n'ai d'autre plaisir que de la prolonger et d'autre crainte que de la finir. » Que la correspondante ne s'avise point de vouloir mesurer ses lettres à celles qu'elle reçoit ; car elle dispose de tout son temps, alors qu'un évêque a par jour plus de « vingt réponses à faire, vingt affaires à suivre, vingt personnes à voir ». Quelle fièvre de nouvelles ! Quand la curiosité est aiguë à ce point, quand on porte ainsi dans les plus lointaines provinces l'obsession de Paris et de Versailles, on peut être présent de corps dans son diocèse, l'esprit, le cœur sont ailleurs et le corps ne tarde pas à les suivre.

Un grand prélat du xvii^e siècle l'avait compris. Le Camus, né à Paris, bercé en sa jeunesse dans les délices de la cour, aumônier du roi, est nommé évêque de Grenoble. Aussitôt, envisageant ses nouveaux devoirs avec l'austérité d'un apôtre, il a décidé de rompre tous ses liens de société, et il y parvient. « Tout ce que je souhaiterais, dit-il au fond de sa province, c'est qu'on ne parlât point de moi à Paris... J'ai cessé d'écrire à Paris et on a cessé de m'écrire, et vous ne sauriez croire quel avantage c'est à un évêque de ne rien savoir du monde et de n'y avoir aucun commerce. » Les prélats du xviii^e siècle dont nous citons les lettres n'étaient pas capables d'un tel héroïsme. Rompre tous les liens de société, oublier Paris et Versailles, surtout y être oubliés, leur eût paru s'enterrer vivants, et ils veulent vivre ; et comme en province on ne vit pas, ils s'en vont. Nous avons déjà constaté leur absence. A leur retour, une active correspondance de ville et de cour a continué à les faire respirer dans le lieu enchanteur qu'il avait fallu momentanément quitter. Ils repartent. « J'ai beau faire, écrit l'un d'eux, je ne puis rester » dans mon diocèse « aussi longtemps que je le projette. Il survient toujours une raison qui me rappelle malgré moi ». Et le prélat ne se croit pas en faute. Il calcule que « son séjour à Paris aura été de six mois. S'il faut s'en revenir au mois de novembre, il me semble, dit-il, que j'aurai bien et beau-